

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 35

Artikel: La Saint-Louis et le marché aux fleurs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201445>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sentants qu'au dehors; ainsi les Byrde, les Lybirde, les Brède, les Favre - Clément, les Loude et d'autres.

Les gens de Château-d'Ex ont de commun avec leurs compatriotes de Rossinière et de Rougemont une très haute opinion d'eux-mêmes et de leur pays. Pour eux il n'y a que cela qui compte; le reste est une quantité négligeable. Ils se croient bien supérieurs à tous leurs voisins: les Bernois — qui sont des medze-schnetz —, les Fribourgeois qui sont des Dzosets —, les gens du bas qui sont des pégans —, et les Ormonnans —, qui sont des Ormonnans. — Ils supportent mal la contradiction et s'inclinent avec peine devant la supériorité. Ils ont l'humeur batailleuse et la langue pointue. La Grue de leurs armoiries les représente merveilleusement. Les quatre communes de la Haute-Gruyère, à l'encontre de celles de la Basse — sauf Gruyères — ont conservé la Grue dans leurs armoiries, mais les Grues de Rossinière, de Rougemont et de Gessenyen sont des Grues pacifiques. Celle de Château-d'Ex, perchée sur sa tour, les ailes éployées, le cou tendu et la patte levée, semble toujours prête à donner du bec. *Guai a chi la tocca* — Malheur à qui la touche.

Le grand plaisir des gens de Château-d'Ex, encore aujourd'hui, consiste à donner des coups de bec. Il faut avoir assisté à ces prises de bec, où les deux adversaires, sans avoir l'air d'y toucher, se lacent et se renvoient, avec une parfaite bonhomie, les traits les plus durs. On appelle cela se *schnelzer* et c'est le passe-temps le plus usité, mais entre soi seulement. Avec les pégans, il n'y a pas de plaisir, ils ont l'épiderme trop dur et la riposte trop lente.

« A vaincre sans péril on triomphe sans gloire. »

Vous connaissez ces affreux petits taons qui vous piquent jusqu'au sang avant même que vous vous soyiez aperçus de leur présence.

A Château-d'Ex, ils portent le nom d'une des familles les plus justement réputées dans l'art de piquer ..

Et voilà! que cela ne vous décourage pas d'y aller faire un tour. Château-d'Ex n'est pas comme ces belles dames qui n'osent se montrer que lorsque leur toilette est achevée. Il est toujours en beauté, lui: en hiver, par ces beaux hivers ensoleillés que la plaine ignore; au printemps, quand les narcisses — les fleurs de lis — fleurissent le long des noisetiers; à l'automne, quand les trôpeaux paissent près du village. On vous y recevra bien. Tout au plus si vous allez trembler les pruniers sans permission, risquez-vous d'entendre ce qu'en-tendit jadis le ministre Bridel:

— Prenez seulement des prunes, Monsieur le ministre. On en a assez, il en est tant terriblement, cette année. Nos cochons même n'en veulent plus.

Château-d'Ex... en voiture!

PIERRE D'ANTAN.

Cougnet et on syndico.

Leï a dei zindividus qu'on on rudo toupet. C'équie qu'on leï dit Cougnet est dé clis sorta, ka quand même l'é dao payi que s'é traové entré la Tzambérouna et lo Talain, tot dé même l'a onna leinga dao diablo. L'é veré que cé cò a zauzu l'occasion d'appreindré rudo dé foulera avoué son père à qui ye desont: Avalatounerro, et son fraré: Ramouneu fédéra. L'a assebin étâ dao coté de Payerno, bein sur po appreindré l'anglais et eï z'enveron d'Orbaz po stondrif ein alleman.

N'amé pas resta dein sa comouna du on iadzo que l'avai risqua dé leï été écoussi avoué on ourse que s'é trovavé perquie per hasâ. Noutron lulu, qu'étaï adé décida à féré dei fourgatzès a voilli essy de lo fourgouna,

mé lo compagnon à quatro piautés a coumeinci à féré dei ronnayés po féré ouré que ne voillavé pas sé laissi cresena et, finalameint, l'a fotu onna tóla tabornaye à céquie que l'avai fotemassi que stuce a éta eimbardzi su on moué dé cofia.

Du que l'a subi ellia rude batacula, l'amé mi rouda decé delé qué de resto dein son eindrai; mā po rebalta dince, ye faut de l'ardzein, paceque cé estaffier a adé saï et pouis son porta-mounia a lo ver-pliat, et adon, po ne pas créva dé misère, ye faut alla senailli ei portés dei bravés dzéins. Cé meti, leï va beau et bein, mā l'é hommos dé la police ne bade-nont pas mé avoué li qu'é avoué l'é z'autros courdans. On yado que lo reconduisont dein son eindrai, l'ont zu l'occasion de recontra lo syndico d'onna comouna vesena. Cé syndico, qu'est gailla respablio a voilli leï deré porqui s'é fasaï adé escorta po reintra dein son veladzo?

Cilia tzaravouta a zu lo toupet de leï repondré: « Mé faut bein mé féré escorta po travésa on payi dé voleus coumeint lo voutro! » H.

L'omelette de Justine.

L'historiette que voici me fut contée par une aimable femme, morte depuis longtemps et qui était fille, épouse et mère de pasteur. Je puis donc bien la dire à mon tour.

Le château de X., dans le canton de Vaud, avait pour propriétaire une dame que tout le monde détestait, à cause de sa rapacité et de son caractère hautain. Chose assez singulière chez une personne aussi peu portée à desserrer les cordons de sa bourse, la châtelaine de X. menait un grand train de maison; elle avait chevaux et voitures et toute une vaille. Affamés, mal logés et presque pas payés, ses domestiques l'eussent quittée les uns après les autres, s'ils n'avaient eu l'espoir, — soigneusement entretenu par leur maîtresse, — d'être couchés sur son testament et de toucher un jour une forte somme.

En attendant ce bienheureux moment, cocher, jardinier, filles de cuisine et chambrières saisissaient, sans les rater, les rares occasions de faire bombarde que leur offraient les voyages de M^{me} de X. Ils apprirent, certain jour, avec une joie qu'ils eurent de la peine à dissimuler, que les médecins l'envoyaient à Lavey-Bains. Quelle aubaine pour eux tous!

A son départ, au moment de monter dans sa « chaise de côté », M^{me} de X. s'étant fait remettre les clefs de ses appartements, prit congé de ses serviteurs et leur fit mille recommandations.

Toi, Nanette, dit-elle à une fille de ferme, ne néglige point de tenir un compte exact des œufs que pondront mes poules, ainsi que de l'argent que tu en retireras au marché de Lausanne. Aucun de vous, tu m'entends, n'avala un seul œuf en mon absence.

Nanette promit tout ce qu'on voulut; mais la rusée servante ne dit pas qu'elle avait caché depuis une semaine deux douzaines d'œufs, qui devaient servir à de clandestines régaliades. Aussitôt la voiture de sa maîtresse hors de vue, elle les porta à Justine, la cuisinière, qui se mit en devoir de préparer une gigantesque omelette. Bientôt, une bonne odeur de friture se répandit hors de la cuisine et fit accourir tous les domestiques.

On se mettait à table, quand la femme du jardinier annonça sur un ton tragique la rentrée inopinée de Madame. Un coup de bâton dans une fourmillière n'eût pas produit une plus grande effervescence. Chacun s'empessa de faire disparaître les marques du festin qui allait commencer. Sans hésiter une seconde, Justine s'empara de la poêle à frire où achetait de mijoter l'omelette et, pour en éloigner le parfum de la cuisine, courut la porter à l'autre bout du château.

Quel événement ramenait ainsi Madame à X., une demi-heure à peine après l'avoir quitté? Ses domestiques le surent bientôt, lorsqu'ils la virent, pâle et défaite, pliée en deux, se diriger vers ces lieux où le roi ne va qu'à pied. La châtelaine avait été prise en route de subites coliques, qui lui faisaient craindre quelque grave maladie.

En voyant le chemin que prenait sa maîtresse, Justine poussa un cri et s'élança sur ses pas; mais, quelque diligence qu'elle y mit, elle ne put la rattrapper. L'envie lui en passa totalement au reste en entendant M^{me} de X. pousser comme une espèce de rugissement et se répandre en imprécations que n'eussent pas désavouées des mulefiers italiens.

Le château, le hameau de X. et tout le pays à la ronde ne tardèrent pas à apprendre que Justine, de peur d'être trahie par le fumet de sa poêle à frire, avait déposé celle-ci sur la lunette même des cabinets et que sa maîtresse, dans sa précipitation, s'était assise sur ce couvercle insolite.

Depuis lors, quand passait M^{me} de X., les villageois se la montraient en disant: « C'est la dame au tui brûlé. »

V. F.

En fumée. — Ces statisticiens ont le diable au corps; rien n'échappe à leur innocente manie.

L'un d'eux a calculé que la consommation du tabac atteint annuellement près de trois milliards de kilogrammes, soit 1 kg 780 gr. par tête d'habitant, femmes et enfants compris.



Blanc sur noir. — Le pauvre R.... n'est pas précisément réputé pour sa propriété.

Au cours d'une conversation, il semble chercher dans sa poche quelque objet absent.

— Que vous faut-il? lui demande son interlocuteur, le peintre F...

— Oh! je voulais simplement prendre une petite note sur ma manchette.

Alors F... avec empressement:

— Tenez, voici de la craie.

La Saint-Louis et le marché aux fleurs.

Un jour, un roi très chrétien,
Drelin, din, din.

De la foi, ferme soutien,
Drelin, din, din.

Prit en main sa grande épée,
Du plus fort acier trempée,

Et dit à ses paladins,
Drelin, din, din.

Une sainte ardeur m'enflamme;

Je veux, pour sauver mon âme,

Occir tous les Sarrazins,

Drelin, din, din.

Ou les faire capucins,

Drelin, din, din.

etc., etc.

Si le bon roi, en l'honneur duquel notre jeunesse chantait ses couplets légèrement irrévérencieux, revenait en ce monde pervers, il serait, j'en suis certain, absolument charmé de voir que les braves Lausannois ont fait de son jour patronymique une fête de fleurs aussi radieuse que parfumée.

Le 25 août, *jour de la Saint-Louis*, est en effet une date fleurie et la promenade de Derrière-Bourg se transforme en un véritable jardin où des plantes multicolores mettent une jolie gaité et une délectable fraîcheur. N'est-ce pas une jouissance toute particulière de demeurer une demi-heure à contempler nos Lausannoises choisissant œilllets,

fuchsias et jasmins, sous le soleil d'août qui donne aux teintes une intensité presque brutale ; les robes claires, les blouses de couleur, les chapeaux empanachés s'égaient et scintillent. Des oppositions de tons naissent et disparaissent tour à tour selon que la robe s'harmonise aux plantes exposées ou que le frais minois se penche vers une gerbe fleurie pour en respirer le parfum. Et puis, les femmes aiment à voisiner avec les fleurs, elles ont des délicatesses communes et miment, pour les toucher, des gestes qui sont un peu comme des caresses.

Chez nous, les Louis et les Louises abondent. Assurément, il n'est pas de famille où l'on ne rencontre quelqu'un ou quelqu'une auquel le bon roi très chrétien — drelin, din, din, — sert de patron dans un monde meilleur. Et cette circonstance donne au marché aux fleurs une nombreuse clientèle et une réjouissante animation. Le coup d'œil est délicieux. En rangs bien ordonnés, les glaïeuls, les asters, les pelargoniums, toutes les espèces résistantes et robustes qui ne craignent pas nos variations climatériques, offrent aux amateurs riantes corolles et feuillage rafraîchi. Les glaïeuls prennent, malgré la rutilance de leur fleur, un air alanguis et mélancolique ; les hortensias suscitent la pensée de bons et joyeux garçons ; les pelargoniums ont des élégances mièvres et précieuses ; les radibeuses se dressent sur leur tige flexible, fières et hautaines ; les chrysanthèmes, fleur d'hiver, égarées en cette fête estivale, paraissent plus exotiques encore et plus frissonnantes ; et, dans des vases pleins d'eau, les fleurs coupées s'épanouissent, attendant qu'une main experte les groupe artistement en gerbes harmonieuses. Des iris, aux allures hiératiques, des lys, très doux et très pieux, des œillets très esthétiques en leurs robes rouges, roses ou blanches, des fuchsias frétilants et mutins, et d'autres espèces peu coûteuses, offrandes du pauvre, pite odoante de la veuve.

Mais qu'importe cette nomenclature aux Louis et aux Louises auxquels les fleurs de Derrière-Bourg sont destinées ? Ils n'en ont cure et se délectent de leurs beautés anonymes sans souci de l'acte baptismal. Voyez cette jeune femme, très brune, portant en ses bras une gerbe fleurie, son visage est au niveau des fleurs, il en a presque la teinte mate, et sa chevelure noire, dont quelques branches frôlent parfois les corolles, contraste adorably avec la nuance claire des fleurs. Elle les regarde parfois et sourit, comme si d'elles à elle « un doux parler silencieux » disait des choses gentilles.

Et là-bas, ce vieillard, dont les quarvingts ans allègres sont venus s'épanouir un brin au contact des fleurettes. Il emporte un bouquet ; derrière lui, un gamin heureux de gagner quelques sous, tient un panier où sont rangés des pots de géraniums et d'héliotropes ; de temps à autre le vieillard se retourne pour constater la présence de son commissionnaire, puis rassuré en voyant le gosse, il reprend sa marche en pensant aux Louis et aux Louises pour lesquels il a fait emplette et qui diront si gentiment : « Merci, grand-père ! »

Il y a aussi des fillettes, de petites ouvrières, qui sont venues acheter un petit bouquet et qui, toutes joyeuses et jolies, leurs fleurs au corsage, bavardent, gazouillent. Il y a encore les jeunes hommes timides qui, pour Louisette, pour Louisa, pour Louison, choisissent un vase, anxié déjà à la pensée de l'accueil qui lui sera réservé. Et il y a enfin, l'homme d'âge mûr, l'homme marié, qui épouse une Louise et qui, à cette date, se remémore les jeunes années, les beaux jours des fiançailles, les Saint-Louis d'autrefois et, souriant à ces souvenirs gracieux, achète, lui

aussi, la fleur préférée qui réveillera peut-être l'amour assoupi et jettera peut-être aussi quelque oubli bienfaisant sur de légères fâtures, sur de minimes malentendus dont l'œuvre a mis son ombre sur le bonheur un peu fané !

Et ainsi, fleurs de Saint-Louis, partout, chez le riche, chez le pauvre, vous apportez une gaieté nouvelle, un rayonnement d'affection rassérénante... Assurément, serait-il heureux, le bon roi très chrétien, mort chez les infidèles, s'il voyait l'influence exquise de son nom manifestée par des gerbes fleuries et des vœux de félicité.

LE PÈRE GRISE.

Tare pour barre.

Jean Nifflet ne sort guère que deux fois par semaine, le lundi pour faire les dix heures à certain café de la place de la Palud, et le dimanche pour aller au prêche à St-François ou à St-Laurent. Dimanche dernier il était à St-François. Le souci de la vérité nous oblige à dire qu'il y sommeillait paisiblement et que peut-être l'église se fut vidée sans qu'il s'en doutât, si un voisin ne l'avait poussé du coude.

— Pardonnez-moi de vous déranger, lui chuchota celui-ci, ma myopie m'empêche de lire le tableau accroché sous la chaire ; me direz-vous ce qui y est écrit ?

Et Jean Nifflet, qui n'était qu'à demi éveillé, de répondre, sans même lever la tête :

— Tous les lundis, gâteau au fromage.

La puce. — Un officier, pas supérieur du tout, comme on va le voir, se trouvait en wagon, à côté d'un israélite.

L'officier regardait d'un air dédaigneux son compagnon et affectait de mettre entre eux une distance qui ne laissait aucun doute sur ses sentiments intimes.

L'israélite ne s'en émut pas, bien naturellement.

Tout à coup, une puce se pose sur la main de ce dernier. Alors, d'un air méprisant, d'une pichenette, il lance l'insecte dans la direction de l'officier, en disant :

— Qu'est-ce que vous faites-là, vilaine animal ? Allez, retournez au régiment.

L. R.

Les revenants du 10 août.

Nous trouvons dans une ancienne brochure intitulée : « Récit de la conduite du régiment des gardes suisses à la journée du 10 août 1792 » et qui a pour auteur le colonel Pfyffer d'Altishofen, la liste des officiers et soldats qui, ayant échappé au massacre, rentrèrent en Suisse et y vivaient encore en 1824.

Voici, entr'autres, les noms des sous-officiers et soldats de la Suisse romande :

CANTON DE FRIBOURG. Fasnach Jean, sergent ; Dorron Jean-Louis, id. ; Dubey Jean, caporal ; Sudan Denis ; Mouttet François ; Ecoffey Jean-Joseph ; Gendre Louis ; Page George ; Staffer François-Xavier-Nicolas ; Beau Jean ; Roulin Jaques ; Hayot Jean ; Chassot Jean-François ; Villard Jaques ; Thomas Antoine ; Badoux Joseph ; Criblet Louis ; Godel Joseph ; Carpataux Nicolas ; Overney Pierre-Joseph ; Riedoz Hans ; Gachet George ; Salin Jaques ; Sugneaux François ; Seillaz Jean ; Deforrel Jean ; Mayeux Jean-Baptiste ; Jungo François ; Bertzchi Jean ; Duding François ; Jaquet Vincent ; Cupillard

Jean-François ; Mouttet Pierre ; Progin François ; Siffret Jaques, sergent ; Castella Pierre ; Gobet François ; Chaudelet Jean ; Chassot Pierre ; Painblanc Jean ; Gobet.

CANTON DE GENÈVE. Guy Michel-François-Albert-Philippe ; Maurier Antoine.

CANTON DE NEUCHATEL. Clerc David-François, caporal ; Junod Jean-David ; Sandoz Henri-Louis ; Favre Jean-Pierre.

CANTON DE VAUD. Amez Louis ; Archaud Jean-Pierre ; Boralej Jacob-Antoine ; Bugnon David ; Burnier Jacob-François ; Chapuis Daniel-François ; Chevaley Jean-Isaac ; Cornu Pierre-David ; Duperthuis Frédéric-Emmanuel ; Guéry Jean-Louis ; Granger Jean-Antoine ; Jaccard Pierre-Louis ; Jaquet David ; Junod Salomon ; Larpin George ; Magnin Pierre ; Merminod Jean-Louis-Mathieu ; Pavillard Charles ; Pigneron Abraham ; Pilet Josué-David ; Pinget Henri ; Ruchli Pierre ; Thévena Henri ; Truan François ; Truan Benjamin ; Vieuchoud Pierre-Louis ; Vulliet Jean-Jacques.

A ces noms, il y aurait lieu d'ajouter ceux des officiers et soldats suisses qui restèrent en France.

Cultures en « coquille ». — Un modeste fermier du Kansas a imaginé de labourer son champ en rond, ou, pour parler plus exactement, en spirale. Depuis que le monde est monde, on ne s'était jamais avisé de tracer des sillons circulaires, partant d'une extrémité d'un champ pour finir au milieu.

L'unique sillon qu'il a labouré lui-même mesure 40 kilomètres et demi. Il se déroule en hélice, de la lisière sud au centre du champ, lequel a une superficie d'un peu plus de 20 hectares.

L'ensemencement s'est effectué de la même façon. Le fermier assure que, d'après ses essais, le rendement en blé d'un champ labouré circulairement est supérieur à celui que donne la méthode classique.

Chacun en peut faire l'essai.

Encore une...

C'était l'autre jour, sur la place de Beaulieu, inspection militaire.

Un soldat de landwehr se présente devant l'inspecteur.

— Alors, fait ce dernier, qu'est ce que cela signifie, vous n'avez qu'une étoile à votre képi ?

Le soldat ne se laisse pas intimider par cette apostrophe. Il enlève calmement son képi et constate l'exactitude du fait.

— Eh bien, oui, c'est vrai, y en a plus qu'une ; . . . c'est drôle . . . Y faut croire que l'autre était une étoile filante.

(Authentique).

A. K.

C'est bien possible. — Une jeune fille avait un œil artificiel.

— C'est admirable, disait à sa mère une voisine, comme cet œil de verre est bien fait ; c'est à s'y méprendre.

— En effet, répond la mère, mais c'est égal, la pauvre enfant ne voit pas si bien qu'avec l'autre.

KURSAAL. — Jusqu'à demain, la célèbre Miarka, la sorcière du Vieux-Paris ; Mme Niouziske, du jardin Krétofsky, de Saint-Pétersbourg ; M. Monty, diseur du Ba-ta-Clan de Paris ; Juliette Central, virtuose musical ; « Seul ! Enfin ! » 1 acte, avec M. Villeroy, et le Biographe. Demain : matinée au Signal (en cas de mauvais temps, représentation à Bel-Air).

La rédaction : J. MONNET et V. FAVRAT.

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.